

Bernard Magné, « Notice » pour *Les choses*

Georges Perec, *Romans et récits*, Livre de poche, 2002

Pour le public, le jeune auteur de 29 ans qui obtient le prix Renaudot en 1965 avec *Les Choses* est un inconnu. C'est son premier roman. Auparavant, il a signé quelques comptes rendus pour la *Nouvelle NRF et Les Lettres nouvelles*, et quelques articles confidentiels, notamment dans *Partisans*. En réalité, cela fait dix ans qu'il écrit de la fiction. Sans parler de ses trois premiers romans, tous refusés par les éditeurs, le mince volume qui vient d'être récompensé est le fruit d'un long travail de reprise et de réécriture. Conçu au départ comme un roman policier (l'histoire d'un hold-up), le livre, dans ses versions successives, abandonne les anecdotes pour devenir peu à peu « un roman [...] sur la pauvreté inextricablement mêlée à l'image de la richesse », comme l'écrit Roland Barthes à son auteur dans une lettre très élogieuse. Il conserve en même temps un très fort ancrage dans le réel et la société de son temps. Fidèle à son sous-titre, il raconte l'histoire d'un couple non seulement « à mi-chemin de la vie d'étudiant et de la vie professionnelle » mais aussi « dans les années soixante ». C'est bien ainsi qu'il est perçu par la critique, qui n'hésite pas, pour les besoins de la démonstration, à transformer en « sociologue » le documentaliste que Perec est obligé d'être pour des raisons alimentaires. Quand, un peu plus tard, l'auteur des *Choses* sera invité à intervenir à l'université de Warwick, ce sera dans le cadre d'un cours sur les « moralistes contemporains ». D'où ces incessantes mises au point : « Je ne crois pas que l'on puisse ramener mon livre à la seule sociologie », « Je ne suis pas un moraliste, je suis un écrivain ». D'où aussi le besoin de définir son livre par quelques formules volontairement provocantes pour souligner, outre la dette flaubertienne rappelée de manière quasi obsessionnelle, l'importance du travail d'écriture. Son roman, assure-t-il « n'est rien d'autre qu'un travail sur les adjectifs... », « l'histoire de ce passage du conditionnel au futur... » ou encore une « manière, au niveau de chaque phrase, de créer une espèce de gel » par le choix de l'imparfait.

Plus de trente ans après, il est évident que *Les Choses* ne se réduisent pas à un témoignage sur ce que l'on a appelé la « société de consommation ». Si le discours qui les valorise obéit toujours aux mêmes principes mystificateurs, objets et marques fétiches ont de toute manière bien changé et il est fort improbable que les divans Chesterfield, les chemises Arrow, les corsages de chez Cornuel et même les chaussures Weston ou John Lobb fassent encore rêver les Jérôme-et-Sylvie d'aujourd'hui. De ce point de vue, rien de plus révélateur que la métamorphose des « choses » qui illustrent les couvertures successives des éditions de poche du roman : il fallait bien remplacer des images qui, au fil des ans, avaient perdu tout pouvoir suggestif, preuve, s'il en était besoin, que la représentation, engluée dans la reproduction du réel immédiat, n'échappe jamais à l'usure du temps. L'écriture, elle, est intacte, fruit d'un travail minutieux. De la colère à la réflexion, du règlement de comptes à la tentative de description critique, de la poussée lyrique à la volonté d'analyse : c'est en ces termes que Perec décrit le chemin parcouru pour aboutir à la version finale de son roman. *Les Choses* témoignent de cette tension et manifestent une conquête : celle d'une ironie distanciée dont Lukâcs et Brecht lui avaient appris la valeur théorique, dont Flaubert et Thomas Mann lui offraient des exemples concrets et qu'il n'hésitera pas à leur appliquer pour s'ouvrir sa propre voie (sa propre voix...) dans le panorama du roman contemporain.

Il est donc plusieurs manières de lire *Les Choses* : elles ne sont ni exclusives ni incompatibles. On peut y chercher un tableau lucide d'une époque, d'un moment de notre histoire et un étal de notre société. On peut s'y plonger comme dans une fiction par laquelle s'affirme l'originalité d'un écrivain qui d'emblée nous donne à entendre sa « petite musique ». On peut même, aujourd'hui, envisager ce premier livre comme une œuvre d'anticipation et y repérer les prémices d'un univers formel encore à venir : comment, par exemple, ne pas s'étonner en découvrant, punaisé au mur d'une ferme « le puzzle bariolé du cadastre, au centre duquel ils reconnaissaient, presque sans surprise, le quadrilatère presque achevé de la ferme » qui semble annoncer par une étrange prémonition le plan de cet autre puzzle que constituera treize ans plus tard l'immeuble de *La Vie mode d'emploi* ?

On l'aura deviné : si le destin qui attend Jérôme et Sylvie est, de toute évidence, à l'image du repas qu'on leur sert à la dernière page, « franchement insipide », ce que Perec offre à son lecteur se révèle, tout à l'opposé, un pur régal.